QUAND LA PAROLE DE DIEU PASSE PAR LA PLUME DU TRADUCTEUR

Henri AWAISS, Gina ABOU FADEL SAAD
Ecole de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth (ETIB)
Université Saint-Joseph (USJ)

Abstract: The translation as a practice and as a theory seems to have taken from the religious discourse a number of notions, of terms, approaches and strategies. An example is the concept of fidelity; for the sake of this fidelity, the translation of sacred texts was forbidden or subject to endless conflicts.

Key-words: fidelity, Koran, forbidden translation, angel vs translator

Avec moi, du Liban, ô fiancée, avec moi, du Liban tu viendras…
Le Cantique des Cantiques,
chapitre 4, verset 8

C'est du Liban que nous sommes venus, de cette terre où coulent lait et miel, de cette terre dont le nom apparaît à plusieurs endroits de l'Ancien Testament et qui a été foulée par le Christ, de cette terre pétrie de culture et de religion où se côtoient trois langues au moins, dix-huit communautés religieuses et une mosaïque de confessions.

Dans ce minuscule lopin de terre, qui trempe ses immenses plages dorées dans la fraîcheur de la Méditerranée et qui lorgne l'Europe de la cime des ses montagnes enneigées, l'on brandit Bible et Coran et au nom de Dieu et d'Allah, on s'aime, on se dispute et on se réconcilie. Au cœur de sa capitale Beyrouth, dans un quartier nommé *Wadi Abou Jmil*, les prières de la synagogue répondaient jadis aux appels à la prière des muezzins et aux carillons des cloches de la grande Cathédrale Saint Georges.

Dans ce minuscule lopin de terre, la mosaïque des langues fait écho à la mosaïque des religions; main dans la main, les langues se

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

promènent à travers foyers, jardins d'enfants, écoles, universités, lieux publics, périodiques, médias et j'en passe. Partout, les conversations sont un mélange réussi de dialecte libanais, d'arabe classique, de français, d'anglais, le tout saupoudré d'une pincée d'espagnol, d'italien ou encore d'allemand.

Dans ce minuscule lopin au parfum de religions et de langues, la terre est bien fertile; elle est propice à la croissance de la traduction et particulièrement à la prolifération des traductions de textes sacrés. Ce phénomène s'est particulièrement développé au XIX[e] siècle avec l'arrivée en grande masse des missions protestantes et catholiques dont l'objectif était double : réaliser d'abord l'ancien rêve de découvrir l'Orient; s'y implanter ensuite à travers écoles, universités[1], imprimeries et maisons d'éditions. C'est alors que la question de savoir en quelle langue enseigner, éditer, publier et prêcher s'était posée. La langue arabe s'imposait si l'on voulait laisser un impact particulier sur les peuples de cette région. Traduire la Bible était certes, au centre des préoccupations. Restait à savoir quel niveau de langue il fallait viser, surtout que le Coran révélé au Prophète en arabe était la référence rhétorique par excellence. Une double problématique émergea alors : utiliser le même niveau de langue que celui du Coran équivaudrait d'abord à toucher à l'intouchable, à copier, à plagier cette œuvre maîtresse qui se distingue par ce qu'on appelle *al-I'jaz*, c-à-d le miracle de la parole divine révélée dans le Coran. Par ailleurs, utiliser des tournures, des rythmes, des assonances qui rappelleraient de près ou de loin la langue coranique risquerait de brouiller les frontières entre les deux textes sacrés et de semer, par le fait même, la confusion dans les esprits.

À ce propos, permettez-nous de vous narrer un fait historique. Nous sommes à Londres, en 1857 dans le bureau de l'association protestante SPCK (The Society for Promoting Christian Knowledge) qui s'occupe de la traduction de la Bible en vue de la diffusion de la foi chrétienne en Orient. Derrière son bureau, trône le Dr Lee, arabisant, réviseur de la traduction. En face de lui, se tient l'écrivain et érudit libanais Fares El-Chidiac[2]. Ce dernier était chargé de traduire de l'hébreu en arabe et le Dr Lee devait comparer le texte cible au texte source. Entre

[1] L'American University of Beirut fondée en 1871 et l'Université Saint Joseph fondée en 1875.
[2] 1805-1878.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

les deux hommes la discussion s'échauffe. Elle tourne autour du verset 14 du chapitre 2 de l'Évangile de Mathieu. Lee accuse notre traducteur d'avoir pris trop de liberté vis-à-vis du texte original et de s'être même rapproché de la syntaxe et du lexique coraniques. Le verset en question dit : « Joseph se leva, prit avec lui l'enfant et sa mère, de nuit, et se retira en Égypte. »[3] Ce qui ne semble poser aucun problème en français, à savoir le voyage de nuit de la Sainte famille, était en arabe fort problématique. Le Dr Lee trouvait que le choix du traducteur du verbe *asra* qui veut dire « voyager de nuit » était malheureux car il avait une forte connotation coranique. En effet, il rappelle le voyage de nuit et l'ascension du prophète *al-isrā' wal miʿrāj* quand ce dernier s'est miraculeusement déplacé de nuit de la Mecque à Jérusalem. Le Dr Lee récusait donc l'emploi de ce terme à connotation coranique et proposait à la place une explicitation de la notion qui certes était de moindre qualité linguistique mais qui éloignait toute confusion possible entre les deux textes sacrés dans les esprits des croyants. À ce propos, un critique relève que la tendance, à l'époque, était de coller au texte hébreu au détriment de l'expression correcte en langue arabe. Pour le grand maître de la langue arabe, Chidiac, cette stratégie imposée faisait naître en lui un grand dilemme et lui coûtait d'énormes concessions. Entre le sourcier Dr Lee, et le cibliste Fares el Chidiac, le problème de la fidélité au sacré se posait. Cependant, réduire la problématique de la traduction du texte sacré à la bataille classique entre sourciers et ciblistes au nom de la fidélité serait banaliser l'acte de traduire en lui-même. En fait, cet acte semble en cacher un autre, celui de l'écriture. Comment emprunter la plume de Dieu pour transmettre sa parole divine ? Le traducteur peut-il devenir le co-auteur de cette parole ? C'est de cet acte d'écriture que nous voudrions traiter dans une première partie avant d'envisager les trois aspects de l'influence de la religion sur la traductologie, à savoir l'aspect terminologique et rhétorique, l'aspect exégétique et enfin l'aspect réflexif.

[3] Traduction œcuménique de la Bible, Mathieu 2,14, Éditions du Cerf, Société biblique française.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

1. **Le traducteur co-auteur de Dieu**

Quand le Cheikh du Azhar, ultime autorité musulmane en Égypte, voulut faire traduire le Coran, la guerre lui fut ouvertement déclarée et on lui objecta que toute traduction de la parole d'Allah risquait de la déformer et même de la profaner. Il finit par nommer les « traductions » du Coran « interprétation ou explication des significations du Coran ». Pour s'opposer à cette traduction, l'on avait avancé l'argument suivant : « Le Coran est lumière et la lumière ne peut être traduite. Éclaire la nuit par autant de lampes électriques que tu veux; elles ne pourront guère dispenser de la lumière du jour, ni remplacer le soleil.»[4] À ce propos, il est légitime de se demander de quelle nature est cette « lumière », pourquoi ne peut-on ni la cerner ni l'égaler? Pour calmer les esprits, Taha Hussein, le penseur et critique égyptien, se fondant sur al-Suyuti, avait déclaré que le Coran ne rentrait point dans un genre d'écriture bien déterminé; ni prose, ni poésie, il faisait genre à part : le Coran, c'est le Coran[5]. De par sa formation et de par sa pratique, le traducteur acquiert les compétences nécessaires pour la traduction des textes de prose ou de poésie. Cependant comment faire face à ce genre qui ne rentre dans aucune classification ? La solution semble avoir de tout temps oscillé entre ne pas traduire ou traduire en séparant sens et forme, en sacrifiant la forme qu'on considère non transposable. Or si l'on admet que la forme fait partie intégrante du sens et qu'elle participe à sa création, il serait inconcevable de traduire uniquement le sens : le texte perdrait justement beaucoup de son sens.

Cette problématique ne se pose certes pas seulement à l'égard des textes coraniques, mais aussi à l'égard de tout texte sacré et par extension de tout texte de nature esthétique. Reprenons le Cantique des cantiques par exemple. Dans son ancienne version traduite, nous lisons dans le verset 1,15 ce qui suit : « Que tu es belle, ma compagne, que tu es belle ! Tes yeux sont des colombes !»[6] Cependant, dans la nouvelle

[4] Hassan, Mohammed Abdel-Ghani, *L'art de traduire dans la littérature arabe ,* ouvrage édité en arabe par la Maison d'édition égyptienne pour l'écriture et la traduction, Égypte, 1966, p.148.

[5] www.al-eman.com, *Al itqān fi ʿouloum al korān*, pp. 14-16.

[6] Traduction œcuménique de la Bible, Cantique des cantiques 1,15, Éditions du Cerf, Société biblique française.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

traduction de la Bible, les traducteurs ont voulu être à jour dans leur manière d'écriture et faire écho aux courants et tendances littéraires de leur époque. Ils ont alors osé la traduction suivante :

« Te voilà si belle
mon amie
Te voilà si belle
Tes yeux
Oh des colombes »[7].

Comment interpréter cette modification de la traduction initiale ? Nous l'interprétons de deux manières. Les traducteurs ont voulu d'abord assumer pleinement leur rôle de co-auteurs et exploiter à fond leurs compétences. Ils se sont alors comportés comme des écrivains à part entière, se permettant de manipuler aisément la langue, loin de toute contrainte qui les dépossédait de la propriété du texte et les emprisonnait dans la carcasse des interdits. De plus, les traducteurs semblent avoir compris que toute traduction, comme toute production d'ailleurs, a une date de péremption et a par conséquent besoin d'une mise à jour qui la rende plus accessible aux lecteurs contemporains. Dans un siècle où l'individu se frotte à maints niveaux de langues, allant du chating au rap, en passant par le surréalisme et les sociolectes, est-il encore concevable que le texte sacré reste à l'écart, surélevé sur un piédestal qui n'atteint ni les oreilles, ni les cœurs? Dieu pourrait-il rester absent et refuser de concéder à atteindre toute cette tranche de la population qui manie ces différents registres linguistiques au nom d'un puritanisme linguistique suranné ? Rapprocher la langue de Dieu de l'entendement du peuple et la simplifier pour qu'elle puisse atteindre les croyants semble être devenu de nos jours une question vitale pour la pérennité des religions. L'ont bien compris les maronites du Liban qui ont rompu avec une tradition de plusieurs siècles qui consistait à célébrer la messe en syriaque, langue parlée du temps du Christ et dont les Libanais d'aujourd'hui répètent des phrases sans en comprendre grand chose. Désormais, non seulement la messe se célèbre en arabe classique mais elle est aussi émaillée de chants en arabe dialectal. Du syriaque, elle ne garde que quelques relents jugés

[7] La nouvelle traduction de la Bible, Éditions Bayard, 2001.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

indispensables par les clercs de l'Église, notamment pour la consécration de l'eucharistie. L'a également bien compris l'imam sunnite de la Mosquée *Abed el-Nasser* dans le quartier de *Ain el-Mreissé* à Beyrouth lors des conflits qui ont séparé en mai 2008 sunnites et chiites. Lui, qui de tout temps, ne parlait que l'arabe classique châtié, non seulement dans ses prêches mais aussi dans le langage de tous les jours, a automatiquement changé de registre de langue. Pour disperser la foule qui se pressait autour de la mosquée et pour désamorcer un conflit éventuel, il a choisi de s'adresser aux gens en dialecte libanais visant ainsi un impact direct et une réaction rapide.

En relatant ces faits, nous ne faisons que constater des modifications qui se sont opérés sur le terrain. Loin de nous l'idée de prendre parti ou de mobiliser l'opinion en faveur d'une position ou contre une autre. Nous sommes seulement de ceux qui sont attirés par la flexibilité de la langue et qui récusent le caractère figé qu'on lui fait parfois revêtir à travers le temps ou dans certaines situations.

2. Le traductologue sur les pas de l'exégète

L'impact de la religion sur la traduction et sur la traductologie ne s'est point réduit aux notions de sacralisation et de fidélité; il s'est étendu au discours traductologique, à l'approche analytique des textes à traduire et a même atteint les concepts théoriques. Voilà ce que nous nous proposons de démontrer dans cette deuxième partie.

Un coup d'œil rapide à la terminologie traductologique nous révèle bien des surprises; cette dernière semble truffée de termes empruntés à la religion. Et pour commencer, vous êtes-vous jamais demandés pourquoi les traductologues utilisent tous le terme de fidélité et non celui de loyauté, par exemple? En regardant de près le terme « fidélité », nous remarquons qu'il provient de la racine « foi » et que pour désigner les croyants et les incroyants dans n'importe quelle religion, on parle de fidèles et d'infidèles. Ainsi, non seulement la notion semble puiser ses racines dans la religion mais le terme qui désigne cette notion est lui aussi emprunté à la religion. D'ailleurs, quand la CIUTI et la FIT nous ont chargés, à l'ETIB, de préparer la version arabe de la

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

« Terminologie de la traduction »[8], éditée sous leurs auspices, nous n'avons pas hésité une minute à proposer un équivalent emprunté au discours religieux, le préférant à d'autres qui désignaient la fidélité entre les êtres humains plutôt que la fidélité entre l'homme et son Créateur.

Par ailleurs, Jean Delisle relève un grand nombre de termes religieux qui, selon lui, ont été inconsciemment introduits dans le discours traductologique par les clercs de la chrétienneté, tels que : *commettre un contresens, commettre des fautes vénielles, graves, impardonnables, pêcher par omission ou par laxisme, être infidèle, avoir une langue corrompue*[9]. Jugés coupables et condamnés à être éternellement crucifiés sur la croix de la trahison, entre le sourcier de gauche et le cibliste de droite, voilà ce que nous, traducteurs, avons toujours été, du moins dans le discours traductologique. Et seul Dieu sait quand est-ce nous pourrons bénéficier du salut de la résurrection!

De plus, nous remarquons que la profusion des métaphores dans le discours traductologique le rapproche curieusement du discours religieux. C'est comme si les traductologues, en recourant aux métaphores pour faciliter la saisie des notions de cette jeune science qu'est la traductologie, copiaient l'approche explicative du Christ qui, en utilisant les paraboles, visait à rapprocher de l'entendement du peuple les principes de la nouvelle religion qu'il prêchait. Pour n'en citer que les plus connues, rappelons-nous « la pesée de mots » de Larbaud, « *le Salto mortale* » de Ladmiral, ou encore « la brioche aux raisins » de Seleskovitch. Ces métaphores ne peuvent certes pas être comparées aux paraboles du semeur ou de la brebis égarée ou du figuier utilisées par le Christ quant à leur portée significative mais le style métaphorique et l'objectif visé semblent être communs aux deux cas.

Par ailleurs, nous remarquons que certaines approches analytiques et interprétatives du texte source visant la saisie du sens s'apparentent à l'exégèse biblique. Tel est par exemple le cas de la

[8] Delisle, J., Lee-Jahnke, H., Cormier, M., *Terminologie de la traduction*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam / Philadelphia, 1999. Pour la version arabe : Abou Fadel, G., Awaiss, H., Hardane, J., Sader Feghali, L., *Terminologie de l'enseignement de la traduction*, « Sources Cibles », Université Saint-Joseph, Beyrouth, 2002.

[9] Delisle, Jean, « L'évaluation des traductions par l'historien », in *Meta,* vol. XLVI, numéro 2, p. 210.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

technique appelée « réécriture » inventée au départ pour analyser les textes de la Bible et appelée d'abord « analyse rhétorique ». Cette méthode d'analyse remonte au XVIII[e] siècle et voit le jour sous la plume d'un professeur à Oxford du nom de Robert Lowth qui, à l'époque, l'appliquait à la poésie hébraïque. Elle sera reprise plus tard par deux autres Anglais John Jebb et Thomas Boys qui se pencheront sur l'analyse des textes bibliques. Inspirés par ces exégèses bibliques et séduits par cette nouvelle forme d'analyse, deux pères jésuites Français, Paul Beauchamp et son étudiant Roland Meynet, l'adoptent et la développent. Roland Meynet se sert de cette technique baptisée désormais « Réécriture » et qui semble lui garantir un surplus d'objectivité dans la lecture et l'analyse pour se pencher sur les textes de la Bible et notamment sur l'Evangile de Luc[10]. Or il se trouve que le Père Roland Meynet est le co-fondateur de l'Ecole de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth. Ayant été ses disciples, nous avons pu palper du doigt le cheminement qu'il a fait pour appliquer la technique de la « Réécriture » sur tous genres de textes comme méthode qui permet au traducteur de comprendre la cohésion formelle du texte et son fonctionnement intérieur.

Pour résumer cette technique, on dira qu'elle consiste d'abord à rechercher dans le texte les marques formelles pertinentes de composition qui marquent un tournant dans le discours ainsi que les identités et les oppositions entre les unités formelles. Une fois ces marques repérées, on trace un cadre et on écrit à l'intérieur de cette enceinte tout le texte de nouveau – d'où le terme de « réécriture » – en donnant à voir les rapports d'identité et d'opposition ainsi que toutes les marques formelles de composition.

Dans son livre récemment paru dans la collection « Sources-Cibles » de l'ETIB, sous le titre *Études sur la traduction et l'interprétation de la Bible*[11], le Père Meynet étudie la composition formelle du « Notre Père » au moyen de la réécriture[12]. Il en arrive aux déductions suivantes : Le Notre Père n'a pas une construction bipartite

[10] Meynet, Roland, *Quelle est donc cette Parole? Lecture « rhétorique » de l'évangile de Luc (1-9 et 22-24),* « Lectio Divina 99 A.B », Éditions du Cerf, Paris, 1979.
[11] Meynet, Roland, *Études sur la traduction et l'interprétation de la Bible*, « Sources-Cibles », Université Saint-Joseph, Beyrouth, 2006.
[12] Voir en annexe la planche de réécriture du Notre Père.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

comme l'ont montré toutes les études; il n'est pas divisé en deux parties, une première comportant trois demandes en forme de vœux et une deuxième comportant trois ou quatre demandes en forme de requêtes; Le Notre Père obéit plutôt à une organisation concentrique. En effet, la traduction littérale du Notre Père en français met en valeur la quatrième demande, celle du pain, qui d'ailleurs est la seule qui commence par l'objet et non par le verbe. Cette constatation formelle qui met le pain au centre de la prière amène Roland Meynet à élaborer une longue réflexion, que nous n'avons pas ici la possibilité de présenter, sur l'importance du pain et ses significations qui dépassent l'état matériel.

Nous ne sommes pas en mesure d'expliquer ici la technique de la Réécriture plus en détail; il nous importe seulement de souligner d'abord son importance pour la saisie du sens enfoui parfois sous l'amoncellement des couches formelles et de nous attarder ensuite sur la transposition de cette méthode d'analyse des textes religieux aux autres formes de textes auxquels le traducteur pourrait être confronté et dans lesquels le sens se fait capricieux ou rebelle, se dérobant à l'appréhension du lecteur. La Réécriture nous incite à mettre de côté nos présomptions de sens et fait éclore ce que Meynet appelle « un sens inattendu ». En effet – et je cite Roland Meynet – « Aborder un texte en s'attendant à y trouver ce que l'on sait déjà – ce qu'on s'imagine savoir – n'est certainement pas de bonne méthode. […] L'analyse formelle suppose […] un total renoncement; elle requiert de mettre temporairement le sens entre parenthèse […] dans la certitude qu'un sens inattendu me sera donné au terme, infiniment plus riche que ce que j'aurais pu imaginer de prime abord. » [13] Cependant, Roland Meynet est conscient de la difficulté de cette tâche. Il l'avoue d'ailleurs : « Lire un texte, le lire vraiment, ce n'est pas un entretien tranquille au coin du feu […] Lire un texte, c'est un affrontement, une empoignade, une lutte corps à corps. »[14]

3. Entre ange et traducteur

Nous avons passé en revue les traces laissées par le discours religieux sur le discours traductologique et par l'analyse exégétique de la Bible sur l'analyse et l'interprétation des textes à traduire. Reste à donner

[13] *Ibidem*. p. 167
[14] *Ibidem*.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

un exemple sur l'influence de la pensée religieuse sur la théorisation en traductologie.

Et pour commencer, il est surprenant de constater, dans le christianisme du moins, la relation étroite entre Dieu et le monde des langues et partant celui de la traduction. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu. »[15] nous dit Jean au tout début de son Évangile. Dieu le Père s'exprime au travers du Verbe, du *Logos*, son Fils incarné, sa Parole adressée aux hommes. Par ailleurs, les langues semblent être une grâce divine que le Seigneur accorde ou dont il prive selon les circonstances. Ainsi, l'orgueil humain manifesté par la construction de la tour de Babel est puni par la dispersion et la confusion des langues. Frappés de la malédiction divine, les hommes n'arrivent plus à communiquer, ils ne parlent plus la même langue. Cette légende biblique se veut à l'origine de l'apparition du métier de traducteur. C'est comme si le traducteur était cet envoyé du ciel dont la mission était de rétablir la communication entre les hommes. Il fallut ensuite attendre l'incarnation du Fils, messager par excellence du Père, puis la venue de l'Esprit Saint, à la Pentecôte, pour remédier à l'état de disgrâce dans lequel le genre humain était tombé. Le don des langues est alors de nouveau accordé aux disciples, signe d'un pacte renoué entre l'homme et son Créateur. Parler en langues sous l'impulsion de l'Esprit ou *Sous l'invocation de Saint-Jérôme*[16] revient à pouvoir être ce messager qui assure la communication entre Dieu et l'homme ou entre les hommes eux-mêmes.

D'ailleurs, au cœur de l'opération de traduction, opération de communication par excellence, le traducteur est souvent qualifié de messager, porte-parole de celui qui l'a envoyé, dépositaire de son message. Or une petite inquisition étymologique nous montre que le terme messager se traduit en grec par *anggelos* (ange). L'on est tenté alors d'établir une comparaison entre l'ange et le messager qu'est le traducteur. Tel l'ange, rapproché de Dieu, le traducteur se trouve rapproché de celui qui l'a envoyé, l'auteur en l'occurrence, pour mieux comprendre son texte message. Or selon Régis Debray « […] plus un

[15] Traduction Oecuménique de la Bible (TOB), Éditions du Cerf, Jean 1,1.
[16] En référence à l'ouvrage de Valery Larbaud, *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, « Tel », Gallimard, Paris, 1997.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

ange s'approche de Dieu, plus il sera tenté de vouloir ressembler à Dieu. »[17] Le traducteur est donc tenté, de remplacer l'auteur, de se croire auteur, à la place de l'auteur. Le traducteur-ange se transforme alors en traducteur-démon. Satan n'est-il pas un ange déchu qui s'est révolté et a voulu remplacer Dieu ? En résumé, si le traducteur résiste à la tentation, il conservera son rôle noble de messager; s'il y succombe, se prenant pour celui qui l'a envoyé, il sera déchu de ses fonctions et traité de traître et d'infidèle.

Pour pousser la comparaison plus loin, on dira qu'il y a plus d'un point commun entre l'ange et le traducteur-messager. L'ange est toujours chargé d'une mission entre deux parties de nature différente : Dieu et l'homme. Le traducteur est lui aussi chargé de faire passer le message entre deux parties de nature différente : l'auteur et le lecteur qui parlent chacun une langue différente et qui appartiennent chacun à une culture différente. Pareil à l'ange qui traduit la parole de Dieu dans un langage que comprend l'être humain – je pense que l'ange Gabriel a dû parler en hébreu à la Vierge Marie, bien que ce ne soit pas forcément la langue parlée au Ciel -, ainsi le traducteur adapte le discours de l'auteur à l'entendement du lecteur cible pour garantir le bon passage du message.

À propos de l'ange Gabriel et de la Vierge Marie, nous sommes tentés de faire une petite digression. Il nous vient à l'esprit ce poème de Georges Schéhadé, le poète libanais d'expression française.

Ma mère appelait les anges par leurs prénoms :
Gabriel aux doigts de violon
Aux ailes de coquillages
Et Marie, Marie seule dans la maison
Les yeux baissés sur son visage
Tout ça dans une chambre où il n'y a rien
Peut-être et seulement
Le pain et l'eau pour les louanges.[18]

Dans cette ambiance de vénération à la mère qui parle aux anges et entretient avec eux une relation familière, ce n'est pas tant l'ange qui

[17] Debray, Régis, *Transmettre*, O. Jacob, Paris, 1997, p. 67.
[18] Schéhadé, Georges, *Poète des deux rives,* Dar An Nahar, Beyrouth, 1998.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

nous intéresse que l'intervention inopinée de Dieu dans la traduction arabe d'un vers où aucune mention n'est faite de lui dans le texte source. Il s'agit de l'avant dernier vers : « peut-être et seulement » que nous proposons de traduire par *allāhoumma illa* qui est la traduction la moins plate et la plus élégante de « peut-être et seulement ». Même si vous ne connaissez pas l'arabe, vous l'aurez quand même compris : dans l'expression idiomatique *allāhoumma illa* , il y a l'invocation d'Allah, de Dieu. C'est à se demander ce que Dieu vient faire ici? Mais cet étonnement cesserait si nous savions combien Dieu est omniprésent dans la vie des arabes et combien le nom d'Allah revient sur les lèvres. Introduire Allah dans la traduction d'un texte, même non religieux, et jurer par lui *wallāhi* dans un texte cible arabe rien que pour souligner une insistance quelconque dans un texte source, est chose courante pour un traducteur arabe. C'est dire l'importance de la religion dans le monde arabe et les empreintes qu'elle ne manque de laisser sur les traductions en langue arabe. C'est un peu comme si Dieu, voulant se venger gentiment du traducteur qui emprunte sa voix et lui subtilise la plume des mains pour traduire les textes sacrés, s'immisce à son tour dans les textes non religieux, subtilise à son tour la plume du traducteur et laisse son empreinte dans la traduction de tous genres de textes.

« Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église »[19] avait dit le Christ à Simon Pierre. La pratique traductionnelle, est pour nous traductologues, la pierre sur laquelle nous bâtissons notre réflexion traductologique. Et cette pierre, nous ne cessons de la pousser devant nous dans l'espoir de pouvoir atteindre la cime. Mais comme la traductologie prend, à l'instar de toutes les sciences humaines, l'homme et son activité, pour objet d'étude et comme l'homme n'est point un paramètre constant mais variable à l'infini, à chaque fois que nous croyons avoir construit quelque chose, à chaque que nous croyons être parvenus au sommet, la pierre nous glisse de nouveau des mains et nous voilà revenus à la case zéro. Un rien peut faire basculer la pierre, et l'édifice théorique que nous aurions mis des années à construire de s'écrouler. Remettre éternellement en questions nos convictions et nos

[19] Traduction Oecuménique de la Bible (TOB), Éditions du Cerf, Mathieu 16,18.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

croyances traductologiques semble être notre lot et tel Sisyphe[20], nous sommes, paraît-il, éternellement condamnés à rassembler, sans fatigue, ni désespoir, nos forces de nouveau et à recommencer à pousser la pierre vers le haut. Serait-ce la malédiction des « interdits » de traduction si nombreux dans les textes sacrés qui pèse sur nous ?

Bibliographie

Abou Fadel, Gina; Awaiss, Henri; Hardane, Jarjoura; Sader Feghali, Lina; *Terminologie de l'enseignement de la traduction*, (ouvrage écrit en arabe), « Sources Cibles », Université Saint-Joseph, Beyrouth, 2002

Abou Fadel, Gina, *Le texte Imara et son traducteur – L'exégèse formelle : porte d'accès au sens,* (ouvrage écrit en arabe), « Sources Cibles », Université Saint-Joseph, Beyrouth, 2005

Awaiss, Henri, « Je dis la 'Traductologie' sans que j'en susse rien » (Molière), in Ballard, Michel (Études réunies par), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, « Traductologie », Artois Presses Université, Arras, 2006, pp. 13-21)

Debray, Régis, *Transmettre*, O. Jacob, Paris, 1997

Delisle, Jean; Lee-Jahnke, Hannelore; Cormier, Monique; *Terminologie de la traduction*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam / Philadelphia, 1999

Delisle, Jean, « L'évaluation des traductions par l'historien », in *Meta,* vol. XLVI, numéro 2

Hassan, Mohammed Abdel-Ghani, *L'art de traduire dans la littérature arabe ,* (ouvrage écrit en arabe), Maison d'édition égyptienne pour l'écriture et la traduction, Égypte, 1966

Larbaud, Valery. *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Gallimard, Paris, 1997

Meynet, Roland, *Quelle est donc cette Parole? Lecture « rhétorique » de l'évangile de Luc (1-9 et 22-24),* « Lectio Divina 99 A.B », Éditions du Cerf, Paris, 1979

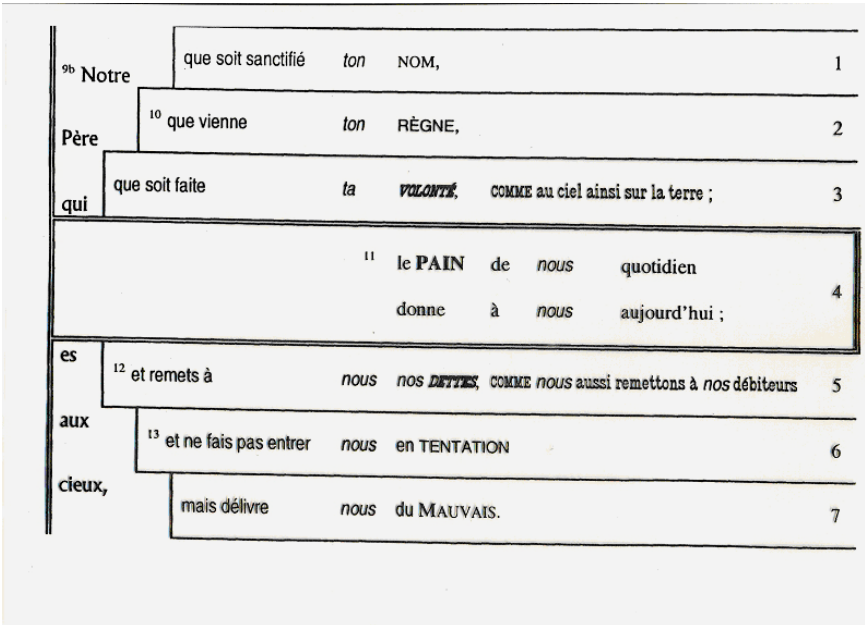
[20] Dans la mythologie grecque, Sisyphe fut condamné, pour avoir osé défier les dieux, à rouler éternellement un rocher jusqu'en haut d'une colline. Le rocher dégringolait toujours avant que Sisyphe ne parvienne au sommet.

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

Meynet, Roland, *De la forme au sens*, « Techniques de Travail et d'Expression », Edifra, Paris, 1998
Meynet, Roland. « L'importance de la réécriture pour la compréhension des textes », in *Annales de l'ILT*, numéro 4, 1997-1998
Meynet, Roland, *Études sur la traduction et l'interprétation de la Bible*, « Sources-Cibles », Université Saint-Joseph, Beyrouth, 2006
Schéhadé, Georges, *Poète des deux rives.* Dar An Nahar, Beyrouth, 1998

BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)

Annexe



BDD-A5047 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 14:56:10 UTC)